Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: - (2007)
Heft: 73

Artikel: Katharina Mertens Fleury: "Je suis une archéologue des idées"
Autor: Bitter, Sabine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-971245

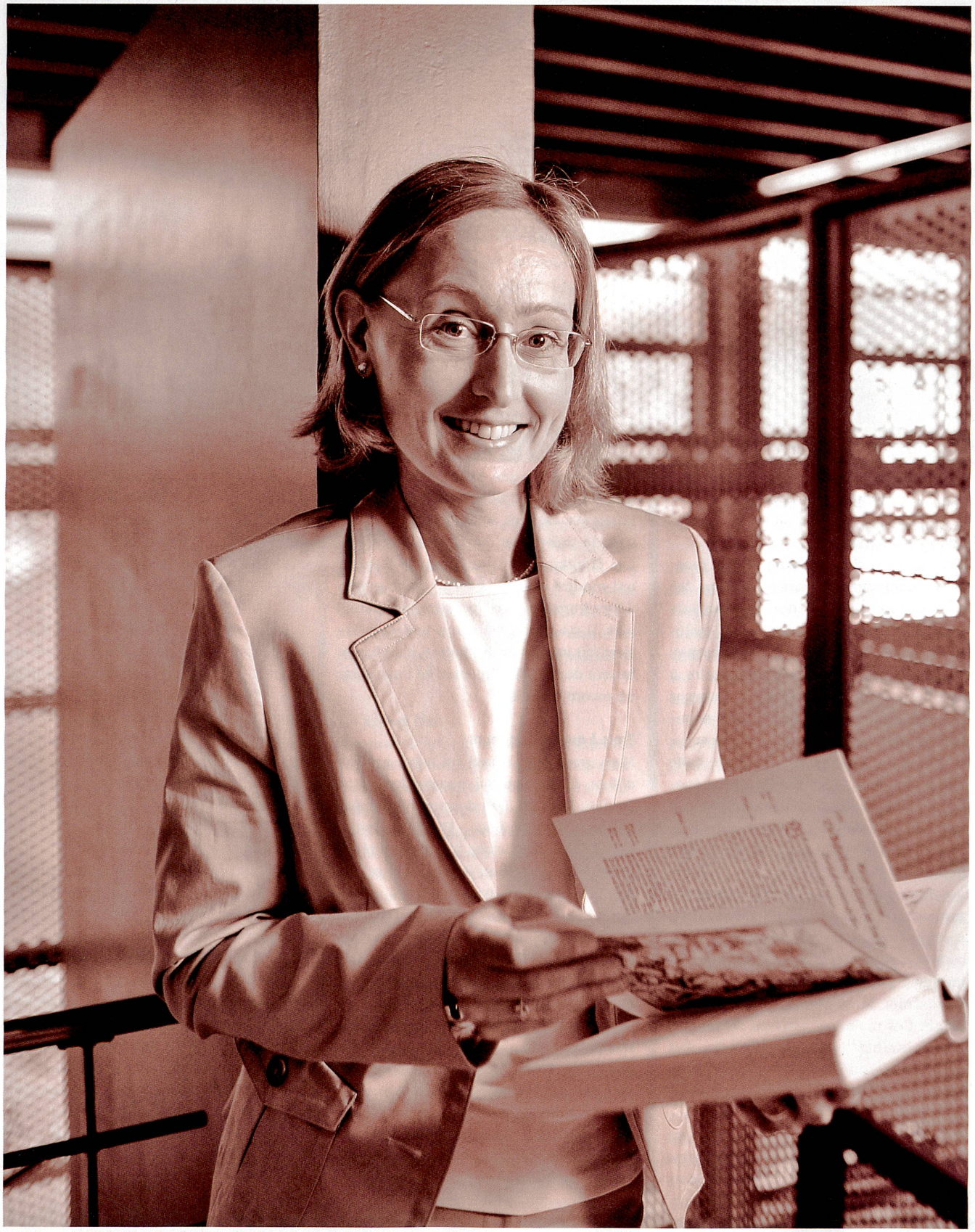
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Katharina Mertens Fleury: « Je suis une archéologue des idées »

PAR SABINE BITTER
PHOTOS DOMINIQUE MEIENBERG

Katharina Mertens Fleury a abandonné le journalisme pour la littérature médiévale. Le roman « Parzival » l'a tout particulièrement séduite. Dans ce texte, cette spécialiste en langue et littérature allemandes a mis en évidence de nouvelles définitions de la pitié.

Je ne me suis jamais demandé si j'allais continuer à faire de la recherche tout en ayant des enfants: même quand ils jouaient à mes pieds avec leurs poupées et leurs Legos, je réussissais à me concentrer sur ma lecture. Mais cela suppose un énorme talent d'organisation. Et il faut toujours être convaincu du bien-fondé de la manière dont on fait les choses. » Ainsi parle Katharina Mertens Fleury, 40 ans et maître-assistante en littérature allemande ancienne au Séminaire d'allemand de l'Université de Zurich, qui vit avec sa famille à Ependes, près de Fribourg.

Et de la concentration, il lui en a aussi fallu pour mener à bien sa thèse de doctorat qui porte le titre « Leiden lesen » (Lire la souffrance), dans laquelle elle se penche sur la notion de pitié dans la littérature médiévale. Elle a notamment découvert que ce concept apparaissait pour la première fois dans son sens actuel dans « Parzival ».

Dans ce roman écrit par le poète bavarois Wolfram von Eschenbach vers 1200, on retrouve la conception ancienne de la pitié, marquée par l'ascèse: un personnage prend sur lui les peines quotidiennes et endure la souffrance comme le Christ. Mais on y trouve en même temps cette nouvelle idée selon laquelle la pitié passe par la compassion. Celui qui considère la personne en train de souffrir s'efforce de se mettre à sa place et de la comprendre, par exemple en s'interrogeant sur les raisons de sa souffrance. L'art de la compréhension émerge ainsi en tant que thématique propre.

Selon la chercheuse, ces deux modèles de pensée ne s'opposent pas dans « Parzival », mais se marient de façon harmonieuse. Un exemple emblématique, à ses yeux, de la souplesse de la pensée médiévale. Katharina Mertens Fleury considère sa recherche comme une « archéologie du savoir ». « Les archéologues mettent au jour des objets et des fragments lors de leurs fouilles, dit-elle. Moi, ce sont des idées qui ont existé à un moment donné et qui peuvent peut-être s'avérer importantes pour nous, aujourd'hui encore. » A l'image de cette idée de pitié affective, apparue pendant le haut Moyen Age et qui, selon elle, permet aujourd'hui de réfléchir à la responsabilité que les êtres humains ont les uns envers les autres.

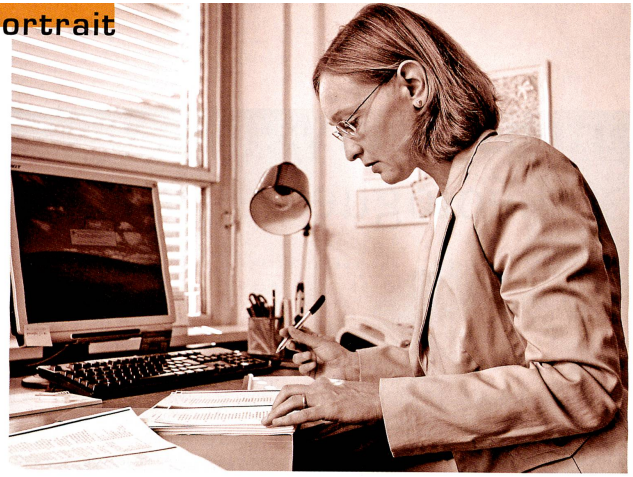
Un prix pour sa thèse

Katharina Mertens Fleury a reçu pour sa thèse de doctorat le Prix Zeno Karl Schindler de recherche littéraire allemande, doté de 10 000 francs et remis pour la première fois en 2006 par la Société académique suisse de langue et littérature allemandes. Elle aimerait investir cette somme dans d'autres travaux de recherche, par exemple dans sa thèse d'habilitation sur la littérature du Moyen Age tardif qu'elle a l'intention de rédiger l'année prochaine. Ecrire de manière précise et intelligible n'est pas un problème pour cette scientifique qui a d'abord étudié le journalisme et la sociologie de la communication à l'Université de Fribourg, après être arrivée d'Allemagne en Suisse romande à l'âge de 21 ans pour y apprendre le français.

Peu après la fin de ses études, la jeune femme a eu deux enfants: une fille, Victoria, et deux ans plus tard un fils, Maximilien. Quand ils étaient petits, elle a travaillé comme journaliste et traductrice. Avant d'entamer de nouvelles études – de littérature médiévale allemande, d'histoire littéraire et de théologie – à l'Université de Fribourg. La recherche qui se réfère au passé la fascine davantage que le journalisme. Elle aime en effet pouvoir se pencher longuement sur les choses avant de devoir porter un jugement. Une bourse de deux ans obtenue à l'époque grâce au Programme Marie Heim-Vögtlin du Fonds national suisse lui a permis d'avancer rapidement sa thèse.

> « Ce que les archéologues mettent au jour, ce sont, pour moi, des idées d'autrefois qui peuvent être aussi importantes pour nous aujourd'hui. »

Deux enfants, un emploi et de nouvelles études: le programme de toutes ces années a été bien rempli, d'autant plus que son mari travaille lui aussi à cent pour cent pour un quotidien. Un tour de force? La famille Mertens Fleury s'est fait aider, « durant des années par des jeunes filles



« J'ai beaucoup de plaisir à enseigner à l'Université et je voyage à l'étranger pour mes conférences. »

au pair venues apprendre le français». Mais Katharina Mertens Fleury admet avoir connu des moments où son travail de recherche a été remis en question par la famille, par exemple avec cette jeune fille au pair qui avait décidé de partir parce qu'elle préférait passer sa maturité plutôt que de s'occuper d'enfants. «Je n'aurais jamais eu la conscience tranquille si elle n'avait pas pu le faire, raconte la chercheuse. Je lui ai même trouvé une bourse. Mais j'ai dû chercher quelqu'un d'autre et c'est un moment où j'ai eu des appréhensions.»

Une question de motivation

Réussir ou non à concilier vie scientifique et vie familiale dépend des circonstances, mais c'est aussi une question de motivation, selon elle. Sur ce point, sa belle-mère lui a servi d'exemple, elle qui a réussi, une génération plus tôt, à élever quatre enfants à Berne tout en travaillant comme institutrice. «Lorsqu'on voit que cela fonctionne chez les autres, alors on trouve le courage d'aller jusqu'au bout.»

Elle-même est enfant unique. Elle a grandi en Allemagne dans une famille bourgeoise, sa mère ne travaillait pas et avait beaucoup de temps pour elle, ce qui a aussi été très positif. Katharina Mertens Fleury, elle, est presque toujours atteignable pour ses enfants qui vont avoir 13 et 15 ans, grâce aux quatre téléphones portables dont dispose la famille.

Lorsque le travail de recherche se fait exigeant, le temps libre vient à manquer, admet la scientifique. Sa maison à Ependes, avec sa belle vue sur le Jura, aurait besoin d'être repeinte. Mais elle n'a jamais trouvé le temps de s'en occuper jusqu'ici. «J'ai beaucoup de plaisir à enseigner à l'Université et je voyage à l'étranger pour mes conférences. Tout cela me plaît et m'enrichit énormément. Cela ne me gêne donc pas d'investir mon temps libre dans la lecture.»

Outre la littérature spécialisée, Katharina Mertens Fleury aime les ouvrages d'histoire de l'art, les catalogues d'exposition ou les journaux. Mais pour ses prochaines vacances en famille, qu'elle passera cette année en Valais, elle emportera avec elle de la littérature moins dense, pour une fois. Le week-end, elle aime aller faire de la marche, cuisiner avec une autre famille ou se retrouver autour d'un pique-nique.

Actuellement, Katharina Mertens Fleury enseigne à 50 pour cent à l'Université de Zurich, à des étudiants de niveau bachelor. Un pied-à-terre sur place lui permet d'éviter les trajets quotidiens. Elle prépare sa thèse d'habilitation et espère ensuite pouvoir déposer sa candidature pour une chaire, ici ou à l'étranger. Mais même si elle se sent très liée à la Suisse, elle est aussi prête, pour la recherche, à aller n'importe où. ■

Les images pour générer du savoir

Comment modifier et élargir nos connaissances grâce à de nouvelles formes de représentation? Une étude du Pôle national de recherche «Critique de l'image», basée sur des dictionnaires étymologiques, présente quelques solutions novatrices.

PAR ANITA VONMONT

ILLUSTRATIONS PALOMA LÓPEZ

C'est une situation que nous avons tous vécue: il y aurait encore tant à écrire, seulement voilà, l'espace à disposition n'y suffit pas, et de loin. Dans les cas des ouvrages encyclopédiques, ce problème de place se pose de façon particulièrement flagrante. A l'image des dictionnaires étymologiques sur lesquels se penche Paloma López, dans le cadre du Pôle national de recherche (PNR) «Critique de l'image». Les informations y sont présentées sous une forme stricte, systématique et extrêmement concise. «Les nombreuses abréviations et l'usage toujours identique des styles permettent de transmettre beaucoup d'informations dans un espace extrêmement réduit, explique cette spécialiste de la communication visuelle. Mais il y a de nombreux éléments que le texte ne permet pas d'exprimer aussi bien que l'image, comme les rapports entre différents mots au sein et en dehors d'une même langue.»

Relations visibles

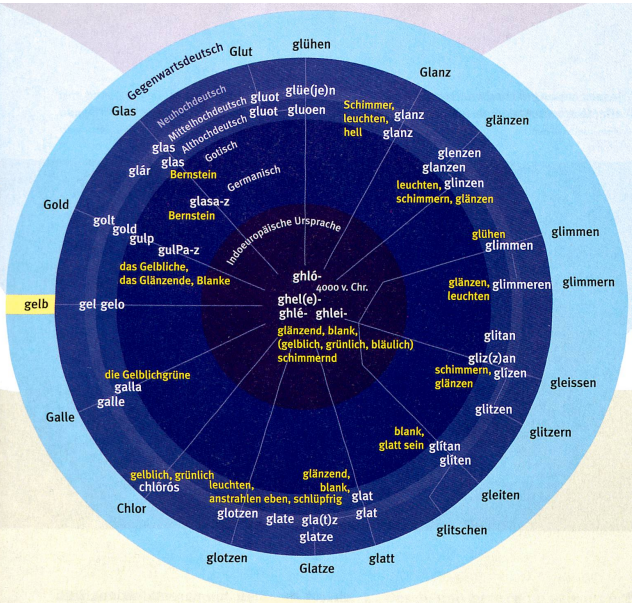
Avec son projet, Paloma López s'attache depuis un an à rendre ces relations visibles. Pour elle, l'étymologie est avant tout un prétexte. «Ce qui m'intéresse, c'est de voir dans quelles conditions la visualisation est susceptible d'influencer et d'élargir le savoir», note-t-elle. Elle-même n'est pas linguiste, mais diplômée en art de l'Université de Grenade et en communication visuelle de la «Hochschule für Gestaltung und Kunst» de la HES du Nord-Ouest de la Suisse, à Bâle. Ses connaissances étymologiques, elle les puise dans sa collaboration avec des spécialistes de l'indo-européen.

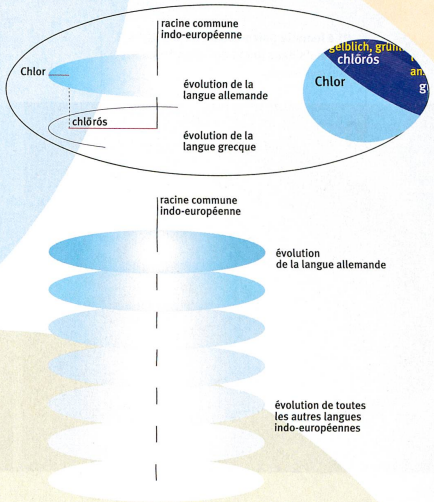
Actuellement, à mi-parcours de son projet, elle a déjà ses premiers modèles, qui représentent de manière visuelle l'origine des mots et leurs interrelations. Ces diagrammes interactifs montrent, plus clairement que des entrées textuelles conventionnelles, l'évolution dans le temps, mais aussi l'échange de mots entre différentes langues. Leur structure est donc déterminée par l'axe diachronique et les différents niveaux linguistiques. Les groupes de mots apparentés d'une même langue apparaissent chaque fois sous forme de cercle, où les différentes époques linguistiques sont ordonnées en anneaux – du présent sur l'anneau extérieur à l'origine commune au centre. Il suffit de cliquer sur un mot pour que s'affichent aussitôt les mots actuels apparentés, ainsi que les formes antérieures par lesquelles il faut remonter pour aboutir à la racine commune. Et il est même possible de faire apparaître les relations que ces formes ont sur le plan chronologique avec des mots d'une autre langue, à l'aide de plusieurs cercles linguistiques superposés.

Datation précise difficile

Mais c'est justement cette clarté qui est délicate. «Souvent, relève la chercheuse, l'origine des mots n'est que partiellement clarifiée et il est difficile de dater précisément les époques linguistiques.» Le plus grand défi qui reste à relever est donc de «rendre les flous visibles». Pour y parvenir, elle a recours à des esquisses. Actuellement en jouant avec différentes teintes, partant de l'idée qu'un cercle bleu foncé, par exemple, produit une impression bien plus définitive sur fond gris que sur fond bleu moyen.

Dans deux ans, ses diagrammes circulaires et autres modèles devraient être suffisamment au point pour pousser des concepteurs à élaborer un dictionnaire étymologique virtuel qui exploiterait toutes les possibilités médiatiques. Car pour Paloma López, ceux qui existent déjà sur CD-ROM ne sont en général que des dictionnaires de textes dotés de symboles de renvoi interactifs. ■





Différentes représentations de l'évolution du mot allemand «gelb» (jaune). **En haut à gauche,** le diagramme circulaire avec le mot «gelb» et les mots apparentés de l'allemand standard actuel (anneau extérieur) ainsi que l'origine indo-européenne (au centre). **En bas,** un extrait du dictionnaire étymologique allemand Duden. La description du mot «gelb» y commence avec l'allemand actuel, remonte au moyen haut-allemand (mhd) et à l'ancien haut-allemand (*adh*), puis revient à l'époque actuelle avec le néerlandais (niederl.), l'anglais (engl.) et le suédois, repasse aux origines indo-européennes et continue ainsi, sautant de façon arbitraire d'une époque à l'autre et d'une langue à l'autre. Comme le diagramme élaboré sur ordinateur est mieux structuré au niveau diachronique, l'évolution du mot est plus facile à cerner que dans la description du texte. Avec un simple clic, il est par ailleurs possible d'afficher sur l'écran des compléments, comme le mot «Chlor». Le diagramme avec plusieurs cercles **(en haut à droite)** montre que ce mot vient du grec.

gelb: Das westgerm. Adjektiv mhd. *gel*, ahd. *gelo*, niederl. *geel*, engl. *yellow* steht im Ablaut zu der nord. Sippe von schwed. *gul* »gelb« und gehört mit dieser zu der vielfach weitergebildeten und erweiterten idg. Wurzel **ghel[a]-*, **ghlē-* »glänzend, (gelblich, grünlich, bläulich) schimmernd, blank«. Außergerm. sind z. B. verwandt aind. *hári-ḥ* »gelb, goldgelb, blond, grüngelb«, griech. *chlōrós* »gelbgrün« (↑Chlor), lat. *helvus* »honiggelb« und russ. *zelënyj* »grün«. Zu dieser Wurzel gehört auch das unter ↑Galle behandelte Wort. Die Galle ist nach ihrer gelblich grünen Farbe benannt. Aus dem germ. Sprachbereich gehören ferner dazu die Substantivbildungen ↑Gold (eigentlich »das Gelbliche, das Blanke«) und ↑[1] Glas (ursprünglich »Bernstein«) sowie die Sippen von ↑Glanz, glänzen, ↑gleißen (dazu glitzern), ↑glimmen (dazu glimmern, Glimmer), ↑glühen (dazu Glut) und ↑glotzen (eigentlich »[an]strahlen«). Auf einem Bedeutungsübergang von »glänzend, blank [sein]« zu »glatt [sein]« beruhen die unter ↑glatt (dazu Glatze) und ↑gleiten (dazu glitschen) behandelten Wörter. In der Farbensymbolik hat gelb überwiegend negative Geltung, z. B. als Farbe der Falschheit und Eifersucht. Abl.: **vergilben** (mhd. *vergilwen* »gelb machen oder werden«).